Geneviève DUMAS, *Ymage de vie : spéculation et expérimentation dans un traité d'alchimie médiévale*

Nicolas Thomas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/5387>

DOI : 10.4000/ccm.5387

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 281-283

ISBN : 978-2-490783-07-6

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Nicolas Thomas, « Geneviève DUMAS, *Ymage de vie : spéculation et expérimentation dans un traité d'alchimie médiévale* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 252 | 2020, mis en ligne le 02 décembre 2020, consulté le 09 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5387> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5387>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Geneviève DUMAS, *Ymage de vie : spéculation et expérimentation dans un traité d'alchimie médiévale*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée (Histoire et sociétés), 2019.

Dès le sous-titre de cet ouvrage est posé le caractère ambigu de l'alchimie médiévale, à la fois une philosophie de la nature, une spéculation, mais aussi une pratique visant la fabrication de produits artificiels pouvant égaler, voire dépasser, les œuvres naturelles. Bien loin d'une confrontation entre *ars* et *scientia*, le texte *Ymage de vie* présenté par Geneviève Dumas, témoigne d'un savoir théorique et pratique, véhiculé en langue vernaculaire et par une riche iconographie décrivant les appareils utilisés dans le laboratoire. L'analyse de ce savoir, et donc aussi de ce savoir-faire, interroge sur les objectifs d'un tel texte et sur la présentation qui en est faite dans le manuscrit.

L'ouvrage comprend deux principales parties, une étude du traité « appelé ymage de vie traitant des lettres des philosophes sur la fleur d'alchimie » et son édition s'accompagnant d'un fac-similé du manuscrit conservé à la Wellcome Library de Londres sous la référence Western 446. Le tout est complété par un glossaire des termes techniques et deux index. Il est la publication d'une habilitation à diriger des recherches soutenue en 2016. Le manuscrit est daté de la fin du xv^e s., la couverture étant un acte de chancellerie du Dauphiné de 1494.

Après une partie très générale sur l'alchimie en Occident (xii^e-xv^e s.), G. Dumas livre une étude très détaillée du traité *Ymage de vie*, du manuscrit, de sa structure, de son contenu et des techniques décrites. Outre le fac-similé, en noir et blanc, l'ouvrage fournit également de nombreuses photographies en couleurs des illustrations contenues dans le manuscrit, que ce soit des détails ou des vues d'ensemble. Au besoin, on peut toutefois accéder à la numérisation complète en haute définition et en couleurs sur le site internet de la Wellcome Library (<https://wellcomelibrary.org/item/b18935722#c=0&m=0&s=0&cv=7&z=-0.4306%2C0%2C1.8612%2C1.3239>).

À ce jour, on ne trouve pas d'autres copies de ce traité et son auteur demeure anonyme. La langue est un moyen français du nord, mais peu affecté de régionalismes. Le texte a été copié par une seule main sauf pour les fol. 39 à 43, réalisés par une main contemporaine plus soignée, sans que l'on puisse expliquer ce changement. Plus de la moitié des folios comporte des figures d'appareils dans de larges marges et ajoutées après le texte. On ne trouve que deux figures allégoriques, un ouroboros à deux dragons et un roi mis en pièces. Ces deux figures paraissent avoir été ajoutées plus tardivement.

Malgré son titre, *Ymage de vie* ne ressemble en rien au traité du pseudo-Lulle *Ymago vitae*, dont ne subsiste que quelques extraits, ni au *Ymagen de vida*, écrit en castillan. Même si G. Dumas note quelques références au corpus du pseudo-Raymond Lulle, avec de courts emprunts au *Testamentum*, l'a. du traité semble plutôt devoir à la *Summa perfectionnis* du pseudo-Geber. Cette influence se fait surtout sentir à travers le *Rosarius* du pseudo-Arnaud de Villeneuve dans sa traduction en français, en particulier la version d'un manuscrit de l'Arsenal (2872) dont *Ymage de vie* reprend plusieurs passages quasiment mot pour mot. Mais G. Dumas met aussi en évidence des extraits tirés directement du texte latin de la *Summa*. Outre ces sources, l'étude montre une filiation entre *Ymage de vie* et l'œuvre du pseudo-Jean XXII, *L'elixir des philosophes*, connu par sa publication en 1557. Si la démonstration convainc largement, on peut se demander lequel des deux textes paraphrase l'autre puisque l'on ne connaît aucune tradition manuscrite des textes alchimiques attribués à ce pape du xiv^e s., auteur par ailleurs de la célèbre bulle *Spondent quas non exhibent* dénonçant les alchimistes.

Au premier abord, le traité *Ymage de vie* apparaît comme un ensemble cohérent : ce n'est pas vraiment une succession de recettes, même s'il peut être perçu comme tel. En effet, le texte se donne pour objectif, au 1^{er} fol, de révéler les secrets de la fabrication de « le elixir de la grant medecine des philosophes ». L'a. a l'ambition de présenter à la fois des aspects théoriques et pratiques. La pratique est ce qui « *monstre et enseigne à ouvrir après l'entendement* ». De ce point de vue, la démarche rappelle la structure de la *Summa*. Après son introduction et la justification théorique, sont décrits les procédés qui seront ensuite utilisés tout au long des recettes, qui se présentent, selon l'a., comme une suite de séquences devant aboutir *in fine* à cet élixir.

G. Dumas accorde une large place dans son commentaire à l'étude des techniques et des instruments. Il a été fait le choix de présenter les différentes opérations alchimiques en commentant les définitions données par l'a. et en suivant l'ordre donné par le traité lui-même, du fol. 5 v^o au fol. 8. Viennent ensuite une sous-partie sur les fours, puis l'analyse de quelques recettes, dont l'essai des métaux en toute fin. G. Dumas remet en contexte des procédés, en écoutant à d'autres textes mais aussi à l'archéologie. L'analyse des images d'appareils tient également une place privilégiée. Il faut dire que le traité livre de très

nombreuses illustrations : une cinquantaine d'appareils et de fours et plus d'une vingtaine de procédés. Notons toutefois que ces représentations sont très souvent redondantes.

Si cette partie sur les techniques est très documentée, on peut cependant y trouver les principales remarques. Le commentaire sur les fours appelle même quelques critiques : il est en effet bien difficile de trouver dans *Ymage de vie* une quelconque référence à un four à moufle. En tous les cas, la comparaison avec un four de potier de l'Antiquité découvert à Autun paraît incongrue. Quant à celle faite avec un four à moufle pour l'essai reconstitué à Melle (sur la base de textes du ^{xvi}^e s.), elle n'a pas vraiment sa place ici non plus, car rien dans le traité ne laisse penser à l'utilisation d'un tel dispositif. Dans *Ymage de vie*, même si cela n'est pas très explicite, l'essai semble réalisé à la forge, dont on trouve plusieurs illustrations avec peut-être une ventilation par-dessus qui pourrait permettre l'obtention d'une température suffisante et d'une oxydation adéquate. Sur cette question de l'essai, il faut aussi noter que la coupellation est clairement nommée sous le vocable *cendrée*, employé spécifiquement pour cette opération dès le ^{xiii}^e s., par ex. dans la *Summa* (chap. 82 : *Sermo particularis in cineritio* et le suivant). De même, l'illustration de la balance pour l'essai est assez claire : sous l'instrument on trouve représentés une pile à godet et des coupelles (par ex. au fol. 41 v^o). Si l'on peut reconnaître aisément la coupellation, et même la cémentation, le traité demeure embrouillé quant à la séquence des opérations, par ex. aux fol. 30 v^o et 31 : cémentation, descension, coupellation et coulée en lingotière. Il l'est encore plus aux fol. 41 v^o et 42, surtout quant aux substances soumises à cet essai : une «*eau blanche*» à laquelle est ajouté son poids de mercure, ce qui a peu de sens du point de vue métallurgique.

Au fol. 6, l'a. du traité ne parle que deux manières de distiller, *per ascensum* et par le feutre. Il n'est pas question de la distillation *per descensum*. Le commentaire semble assimiler cette manière de distiller avec la *descension*, nécessitant un *descensorium*, appelé parfois *botus barbotus* en latin, le terme venant de l'arabe *būt bar būṭ*, désignant littéralement un creuset disposé sur un autre creuset. Dans la *Summa perfectionis*, la distillation *per descensum* et la *descension* sont deux opérations distinctes dont il est question dans deux chapitres différents. Le pseudo-Geber lui-même fait le lien entre les deux opérations car les appareils portent le même nom, *chimina*, formé sur l'arabe *qinnīna*, signifiant une bouteille. Dans les deux cas, on place la matière dans un pot percé

chauffé, sur un autre pot servant de réceptacle, ou dans une bouteille retournée. Toutefois, dans le chap. 45, *sermo in descensione*, il s'agit soit d'un métal en fusion qui doit s'écouler du pot supérieur vers le pot inférieur, soit d'un corps réduit en chaux ; tandis que dans le chap. 46, *sermo in distillatione*, il est question d'une huile combustible extraite d'un végétal. Si G. Dumas confond les deux opérations, c'est que le traité *Ymage de vie* n'est pas du tout clair, voire qu'il contient des contradictions. Au fol. 20, lors de la première mention d'un tel procédé, peut-être peut-on y voir une distillation, car il y est décrit la fabrication d'une huile. Aux fol. 23 v^o et 24, comme au fol. 25, peut-être le doute est-il encore permis, encore que dans tous les cas qui précèdent les produits de base sont des poudres, des oxydes ou des sulfates, soit des composés métalliques. En revanche, aux fol. 30 v^o et 42, pour l'essai, difficile de croire à une distillation, mais plutôt à un *botus barbotus*, car même si est mentionnée une «*eau lumineuse*», celle-ci ne peut être qu'un métal, puisque soumise ensuite à la «*cendrée*», c'est-à-dire à la coupellation, puis cette eau est ensuite coulée dans une lingotière. Quant aux illustrations du *descensoire*, dans un cas au fol. 23 v^o, on peut y voir une bouteille retournée, dans l'autre au fol. 20, il s'agit bien de deux creusets dont le supérieur est percé, le tout étant luté et scellé.

Au final, le traité parfaitement publié ici par G. Dumas est loin d'être intelligible, du moins les recettes apparaissent très énigmatiques. On peut y trouver de nombreuses confusions et des contradictions sur le plan pratique. Si les illustrations nous apprennent beaucoup sur l'appareillage, le texte reste souvent obscur tant sur les produits employés que sur les procédés ou même encore sur les résultats. C'est sans doute parce que l'objectif annoncé au terme de toutes les manipulations décrites, celui de l'élixir, n'est qu'une chimère. Bien sûr, pouvons-nous trouver dans nombre de recettes alchimiques des vérités attestées par la pratique, certes l'alchimie pratique recouvre le travail des artisans, mais quand l'alchimie poursuit comme seule fin la transmutation elle ne peut que conduire à un échec. Dès lors, comme G. Dumas, on peut poser la question : dans quel but ce texte a-t-il été produit ? Si l'on cherche en vain la réponse, ou même une hypothèse, c'est que ce type de texte ne cesse de déconcerter. Une piste peut-être serait à trouver dans la forme. Comme il est justement remarqué par G. Dumas, du fait de la qualité des illustrations et de leur ordonnancement novateur, «*Le tout donne l'idée d'une véritable réflexion pédagogique comme si l'entreprise visait à faciliter la compréhension d'un sujet pointu [...]*». C'est à se demander si cette forme

n'est pas là pour occulter la tromperie sur l'objectif annoncé, pour donner de la réalité à cette rêverie et accentuer la croyance en ce qui est présenté comme une *experimenta*. Mais l'a. de ce traité a-t-il réalisé le travail qu'il présente ? Rien n'est moins certain, pensons-nous, même s'il connaît très bien les traités alchimiques en circulation à la fin du xv^e s., et même s'il possède une très bonne idée des appareils et des fours utilisés par les alchimistes de son époque. En revanche, que l'a. ait voulu conférer de la valeur à son manuscrit en prétendant révéler les « *secrez des philosophes* », nous n'en doutons pas et certainement que son entreprise n'a pas été sans succès.

De fait, nous avons des difficultés à suivre la commentatrice dans quelques-unes de ses conclusions. Tout d'abord, le traité n'est pas, à notre avis, « d'une incomparable clarté ». Ensuite, bien qu'il soit tentant d'y faire référence, le terme même d'« expérimentation » nous semble inadapté. Le renvoi aux travaux de Claude Bernard et à « un véritable protocole expérimental avant la lettre » pour qualifier ce traité alchimique pourrait paraître non seulement anachronique, mais plus encore un contresens. Enfin, s'il est bien délicat d'essayer de lever le voile sur l'auteur anonyme, difficile d'imaginer un forgeron ou un potier possédant « les rudiments de la philosophie naturelle et les bases de la théorie des humeurs », déchiffrant également la *Summa* dans sa langue originale, ni même seulement à travers le *Rosaire*. Est-ce un artiste ? Un enlumineur ? Cette dernière hypothèse serait plus plausible, comme celle d'un apothicaire d'ailleurs, mais l'affirmation comme

quoi l'a. aurait eu accès au *De diversus artibus* du moine Théophile ou encore à la *Mappae clavicula* est, selon nous, peu convaincante : ce n'est pas parce que le copiste utilise des techniques décrites dans ces deux traités qu'il les connaissait. L'art du dessin et de la fabrication de pigments était très répandu et largement partagé, y compris dans bien d'autres recueils de recettes en circulation en cette fin du xv^e s. En outre, des techniques, des savoir-faire ne se transmettraient-ils que par la voie de l'écrit ?

En conclusion, *Ymage de vie* apporte bien plus de questions que de réponses, peut-être aussi parce que nous connaissons encore assez mal cette alchimie en langue vernaculaire, largement ignorée par les chercheurs et peu éditée, alors qu'elle contient des trésors. Citons par ex. le *Testament des Nobles Philosophes* conservé dans le manuscrit de l'Arsenal 2872 ou encore, plus technique, la version du *Petit rosaire de maistre Arnault de Ville Nove...* dans le manuscrit 918 de la bibliothèque municipale de Cambrai (daté de 1426), ce dernier contient lui aussi de nombreuses figures d'appareils et de fours. Et c'est bien là un des plus grands mérites de G. Dumas que de fournir l'édition solide d'un texte original accompagné d'une remarquable étude du manuscrit et surtout de ses influences et de ses emprunts.

Nicolas THOMAS
UMR 8589 – Inrap
Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne